

Onfray vs Thunberg : écologie de la peur ou peur de l'écologie ?

Bordeaux, 14 décembre 2019, par Jean-Christophe Mathias.

Dans une chronique parue dans Le Figaro du 30/10/2019 intitulée « Ni Marx ni Jésus, Greta ! », Luc Ferry défend la thèse que « Le communisme et le christianisme étant dépassés, l'écologisme est devenu la religion du XXI^e s. » Cet article étant réservé aux abonnés, je n'ai pas pu le consulter et je ne peux donc pas l'analyser.

Je me contenterai donc de celui de Michel Onfray, intitulé « Greta la science », publié en juillet 2019 (<https://michelonfray.com/interventions-hebdomadaires/greta-la-science>).

Michel Onfray y affirme : « Cette jeune fille de seize ans qui prévoit de ne plus aller à l'école, puisqu'elle parle au nom de la science, ignore qu'un philosophe qui s'appelle Hans Jonas a rédigé il y a bien longtemps le logiciel avec lequel fonctionne son intelligence artificielle. Dans Le Principe responsabilité (1979), Jonas fait savoir qu'en matière de survie de la planète, il s'agit d'en finir avec la raison des Lumières qui n'a rien produit, sinon des catastrophes, et qu'il faut désormais opter pour "une heuristique de la peur". »

LA PEUR DE MICHEL ONFRAY

Voici la définition que donne Michel Onfray de l'heuristique de la peur: « il faut dramatiser, inquiéter, amplifier, exagérer, faire peur, c'est-à-dire tout le contraire de penser, examiner, réfléchir, débattre. On ne pense plus, on récite; on n'examine plus, on assène; on ne réfléchit plus, on psalmodie; on ne débat plus, on insulte, on excommunie, on anathémise. On ventile... » Or, cette définition est fausse. Cela est d'autant plus grave que Michel Onfray semble avoir donné des cours sur Jonas Université populaire Caen et France Culture.

Dans un entretien accordé à Marianne le 23 mars 2015 (« Cette civilisation est en train de disparaître » : <https://www.marianne.net/debattons/idees/michel-onfray-cette-civilisation-est-en-train-de-disparaitre>), Onfray affirmait déjà peu ou prou la même chose : « un philosophe qui utilise la peur comme méthode renonce à la raison, à l'éducation, à la démonstration, à la persuasion, au dialogue, à l'échange pour tabler sur les passions, le pathos, le sentiment, l'émotion, qui sont mauvais conseillers quand on veut penser juste et droit. Faire peur est tout juste bon pour ceux qui ont renoncé à la raison – et qui sont nombreux ces temps-ci. »

Si Michel Onfray avait lu avec l'examen et la réflexion dont il se prétend le garant le *Principe responsabilité* de Jonas, il aurait su que la définition précise de la démarche du philosophe écologiste allemand est précisément le contraire, à savoir une peur maîtrisée contradictoire avec l'angoisse, fondée sur une image de l'avenir objectivement terrifiante, qui permette de l'éviter.

Retraçant à sa manière l'histoire de la pensée philosophique écologiste, Michel Onfray affirmait aussi dans Marianne : « Les écologistes ont obtenu, et c'est heureux, que nous sachions que nous sommes dans la nature, produit de la nature, fragment de la nature. Mais l'écologie est souvent un produit philosophique urbain, conceptuel, rationnel. Le philosophe allemand Hans Jonas, qui est le maître à penser de l'écologie, est un produit heideggérien de la critique de la technique, un penseur issu de l'Ancien Testament, et plus particulièrement du

livre des Prophètes, un philosophe juif croyant en une transcendance postnazie. Tout cela nomme une écologie urbaine, philosophique, transcendantale. Le fils d'ouvrier agricole que je suis, l'enfant de la campagne normande que j'ai été, le produit d'un village de l'Orne que je ne cesse d'être, milite pour une écologie moins urbaine et intellectuelle, plus rurale et empirique. »

On doit se poser quelques questions à la lecture de ces dires pour le moins paradoxaux (pour ne pas dire sophistiques) qui s'attaquent à la conceptualité rationnelle au nom de la raison elle-même (il reproche à Jonas d'être un philosophe irrationnel, et il reproche en même temps à l'écologie d'être trop rationnelle) : son athéisme aveugle ne lui ferait-il pas reprocher à Jonas non sa théorie écologiste, mais son judaïsme, qui en est pourtant bien séparé ?... Onfray serait-il tout simplement partisan d'une écologie pétainiste (Jonas étant présenté comme Juif et Thunberg comme mélenchoniste, on a le parfait portrait du complot judéo-bolchévique) ?

Si Jonas a été reconnu dans son pays d'origine, il ne l'a jamais vraiment été en France en raison d'oppositions binaires l'ayant caricaturé. Pour résumer, la gauche lui a reproché une pensée théologique, et la droite une pensée communiste ; Michel Onfray lui reproche les deux en même temps. En réalité, sa pensée n'est ni théologique, ni communiste, elle est simplement écologiste. Si Onfray a à ce point peur de la philosophie de la peur, c'est sans doute parce qu'il a tout simplement peur de l'écologie.

Dans ses réponses à Die Welt (version française: <https://michelonfray.com/archives/greta-thunberg-michel-onfray-repond-aux-critique>), Michel Onfray récidive en s'en prenant à Greta Thunberg: « elle fait des dégâts à la Raison en incarnant cette mauvaise idée du philosophe Hans Jonas selon laquelle il faudrait renoncer à la raison, à la réflexion, à l'argumentation, à la démonstration, autrement dit au débat philosophique, pour lui préférer une "heuristique de la peur", autrement dit: qu'il faudrait urgemment faire peur pour convertir. »

Définissons donc ce qu'est cette fameuse peur de Jonas qui fait si peur à Onfray.

LA PEUR CHEZ HANS JONAS.

La question à se poser est la suivante : « Qu'est-ce qui peut servir de boussole ? », de guide à l'action politique, quelle vision de l'avenir peut nous permettre, aujourd'hui, d'agir ? Pour Jonas, c'est le sentiment du risque : « L'anticipation de la menace elle-même ! » Nous savons ce qui est à protéger parce que nous avons l'intuition du péril couvrant l'horizon de l'à-venir (les générations futures et la vie sur Terre de manière plus générale).

L'apparition de l'éthique, la posture de refus de négation de la vie sur Terre, est due à la menace elle-même : « C'est seulement dans les premières lueurs de son orage qui nous vient du futur, dans l'aurore de son ampleur planétaire et dans la profondeur de ses enjeux humains, que peuvent être découverts les principes éthiques, desquels se laissent déduire les nouvelles obligations morales correspondant au pouvoir nouveau » de l'humanité.

« Brusquement, ce qui est tout bonnement donné, ce qui est pris comme allant de soi, ce à quoi on ne réfléchit jamais dans le but de l'action : qu'il y ait des hommes, qu'il y ait de la vie, qu'il y ait un monde fait pour cela, se trouve placé sous l'éclairage orageux de la menace émanant de l'agir humain. C'est dans cette même lueur d'orage qu'apparaît la nouvelle obligation. »

C'est donc dans l'action humaine dépourvue de considération morale que se trouve la menace, et non dans l'action humaine destinée à l'éviter. En effet, c'est dans la représentation de la menace que notre pouvoir fait peser sur le monde que nous pouvons concevoir ce qui ne doit pas advenir, ou plutôt ce qui doit ne pas advenir, à savoir la disparition d'une vie authentiquement humaine sur la Terre (traiter Greta Thunberg de cyborg tout en la présentant comme une disciple de Jonas est donc totalement contradictoire). On découvre ainsi ce qui est à protéger en prévoyant la catastrophe ; c'est la peur du danger qui nous fait prendre conscience de la valeur qui est menacée, cette valeur incommensurable que nous devons préserver. Devant la perspective apocalyptique de la disparition de la vie humaine, se dresse donc le sentiment d'une révolte morale qui est à l'origine de l'action politique.

Or, il n'y a aucun savoir du mal de l'avenir, dans le sens où l'on prouverait que les effets de telle action vont engendrer telle catastrophe à long terme ; comment donc découvrir ce qui est à protéger ? En prévoyant la catastrophe. Autrement dit, en ayant peur : c'est en effet notre peur devant le danger qui nous fait reconnaître la valeur de ce qui est précisément menacé par le danger en question.

La sensation de peur est l'intuition fondamentale et première de l'obligation de l'existence de l'homme à venir. La représentation que nous avons du péril nous fait réagir, suscite notre sentiment de révolte morale devant la possibilité de destruction de ce dont on voit désormais la valeur suprême. La vision de la destruction de ce qui est nous dévoile la valeur que nous accordons à ce donné, parce que nous refusons cette destruction.

Autrement dit, c'est à l'heure des adieux que l'on se rend compte à quel point compte pour nous ce, ou ceux, que nous avons et que nous risquons de perdre.

La peur est donc détectrice : « Notre peur du danger va donc nous apprendre quelque chose : quelle est exactement la valeur menacée par le danger (...) Notre sentiment précède, suscite et donc accroît notre savoir. » La peur est ce qui déclenche la réaction contre la violation du monde par la puissance technologique, c'est-à-dire qu'elle est à l'origine de la réponse que l'homme doit adresser aux signaux d'alarme que lui font parvenir les générations futures.

Pour le dire plus simplement, la peur évoquée par Hans Jonas est la peur du lanceur d'alerte.

Pour que cette peur apparaisse effectivement à la conscience, deux opérations sont nécessaires.

Tout d'abord, il faut se représenter les effets lointains de notre action présente, c'est-à-dire que nous devons nous imaginer les maux pouvant être engendrés par la puissance technologique (la longévité des déchets nucléaires en est le meilleur exemple) ; ensuite, nous devons faire advenir en nous-mêmes le sentiment de crainte correspondant à la représentation imaginative que nous avons de l'avenir.

La peur est donc une peur de type spirituel, qui est le seul fait de notre volonté, de notre liberté : l'heuristique de la peur est, comme son nom l'indique, la faculté de connaître cette peur, l'aide à sa découverte. Si sentiment il y a – et il y a effectivement, concrètement, sentiment –, c'est un sentiment choisi, accepté par celui qui le ressent, et non un sentiment psychologique – ou « pathologique » au sens kantien – dont on dépendrait.

Il ne s'agit aucunement d'une peur irrationnelle, passionnelle, mais tout au contraire d'une peur consciente d'elle-même, approuvée, délibérée, et même recherchée.

Contrairement à la peur chez Hobbes, qui est une sensation psycho-pulsionnelle de l'instinct de survie, directe, égoïste, portant sur la conservation immédiate de soi-même (puisque « l'homme est un loup pour l'homme »), dont on dépend physiquement et dont il faut tenter de se débarrasser, la peur chez Jonas est un sentiment éthico-spirituel, indirect, altruiste,

portant sur la préservation lointaine des autres, dont non seulement on ne dépend pas, mais qu'en plus on a provoqué, et que l'on se doit d'entretenir. La peur est un devoir accepté en connaissance de cause, elle est un devoir se manifestant concrètement, elle est une affection propre à l'éthique, elle est le sentiment sans lequel il n'y a pas de conscience morale.

C'est à une peur consciente d'elle-même que nous sommes ici confrontés, à une peur responsable, à la peur de la responsabilité. Bref, tout le contraire d'une psychose, entendue au sens d'état de panique collective provoqué par un événement ou un fléau vécu comme une menace permanente (comme peut l'être, par exemple, le déferlement supposé des migrants).

Si la peur est la condition de la responsabilité, elle contient en elle également de l'espérance ; en effet, si Jonas s'oppose à l'espérance utopique du meilleur des mondes, il y oppose le principe responsabilité, et non le principe crainte. Aussi existe-t-il une dimension d'espoir dans l'éthique de Jonas : l'espérance d'éviter le pire, qui va de pair avec la peur de ne pas l'éviter. Avoir peur de l'apocalypse nucléaire est la même chose que l'espoir de l'éviter (alors que la dissuasion nucléaire se fonde sur l'espoir de l'éviter en jouant avec le feu).

La peur de l'éthique de la responsabilité consiste donc à « davantage prêter l'oreille à la prophétie de malheur qu'à la prophétie de bonheur », c'est-à-dire à considérer le pronostic apocalyptique comme ayant plus de poids que le pronostic de salut, comme ayant plus de valeur que ce dernier.

La peur de la responsabilité est ainsi « une peur fondée, non la pusillanimité ; peut-être même l'angoisse, mais pas l'anxiété ; et en aucun cas la peur ou l'angoisse pour soi-même. Éviter l'angoisse là où elle est de mise, ce serait en effet de l'anxiété. »

L'heuristique de la peur recherche ce qui doit être son objet, à savoir la chose fragile et vulnérable pour laquelle il y a des motifs de craindre un malheur. Comme les parents ont peur pour leur enfant de façon instinctive, nous avons le devoir de répondre à la sollicitation de ceux pour qui l'existence future est incertaine si l'on n'y prête pas attention, si l'on n'a pas une prise de conscience affective propre motivant notre agir. La crainte est donc désintéressée, me touchant non par rapport à moi, mais par rapport à l'autre ; c'est une peur décentrée, délocalisée dans l'espace et dans le temps.

Et c'est de cette relation spécifique que doit être déduite la nécessité de l'action politique.

Contrairement à ce qu'affirment les détracteurs de l'heuristique de la peur, cette crainte de la responsabilité, loin d'être inhibitrice, est précisément ce qui invite à agir, dans le sens d'une action politique ; la peur est la condition de possibilité de la responsabilité morale de l'homme envers le monde, c'est-à-dire d'une pratique politique responsable, d'un agir répondant aux sollicitations de la réalité vécue. La crainte de la responsabilité n'est pas inhibitrice ; elle ne s'oppose pas à l'action, mais elle l'incite. « La peur qui fait essentiellement partie de la responsabilité n'est pas celle qui déconseille d'agir, mais celle qui invite à agir ; cette peur que nous visons est la peur pour l'objet de la responsabilité. »

La peur est donc un effort à accomplir en dehors du cadre de la rationalité de l'intérêt.

Si la pensée de Jonas va contre la rationalité, c'est contre la rationalité techno-scientiste et économique, certainement pas contre la rationalité morale, philosophique, politique, ni tout simplement scientifique, même s'il remet la science à sa juste place, alors que Greta Thunberg s'en fait la porte-parole ; cela aussi, Onfray semble l'ignorer. Cela est encore plus vrai aujourd'hui qu'il y a un demi-siècle (lors de l'écriture du *Principe responsabilité* par Jonas), car

l'état de la science et l'état du monde ont évolué en donnant malheureusement raison à Jonas, puisque nous ne l'avons pas écouté...

CONCLUSION

Ce qui est inconscient et irresponsable n'est pas la peur devant un danger manifeste, c'est au contraire l'aveuglement niant la réalité de ce danger et le refus d'agir pour l'éviter ; autrement dit, c'est le déni qui est une pathologie collective, et non l'alerte.

Dans *Die Welt*, Onfray s'enfonce avec son habituelle modestie : « Le philosophe que je suis estime que la philosophie des Lumières est toujours préférable à l'obscurantisme qui utilise la peur, l'épouvante, la foi, la croyance, l'agenouillement, la menace, l'intimidation, le tribunal pour parvenir à ses fins. »

Mais ne sait-il pas que c'est au tribunal que se rend la Justice? Serait-il favorable, comme le fut le candidat Fillon, à la suppression du principe de précaution dans la Constitution de la République française (article 5 Charte de l'environnement), qui fait si peur aux partisans du développement technologique à tout prix ?

Onfray se revendique de la philosophie des Lumières : il aurait donc dû lire *Pour un catastrophisme éclairé*, dans lequel le vrai philosophe Jean-Pierre Dupuy démontre que la problématique apocalyptique n'est pas une question scientifique, mais une question de croyance philosophique et politique? Le problème est que l'on sait que l'on va à la catastrophe (toutes les données scientifiques convergent à ce propos, comme le dit Greta Thunberg), mais que l'on ne veut pas y croire (on se voile la face). La question cruciale est donc celle des valeurs : le problème n'est pas scientifique, mais éthique et politique.

En 1990, dans la revue *Esprit*, Bernard Sève répondait de façon anticipée et définitive à Michel Onfray, sans doute avant même que celui-ci ait entendu parler de Hans Jonas, et bien avant que Greta Thunberg soit née : « Nous devons nous faire peur, non comme les gosses avec des histoires de fantômes, mais avec d'inquiétants futurs possibles. La peur est le vrai sentiment moral (elle joue chez Jonas le rôle du respect chez Kant) – mais c'est une peur délibérée. »
Le respect, voilà une notion que Michel Onfray ferait bien de travailler !

Onfray ose dire, dans *Die Welt* : « Permettez à l'athée que je suis de citer pour une fois la Bible: "malheur au pays dont le roi est un enfant" peut-on en effet lire dans l'Ecclésiaste. »

Pour ma part, je dirais : « Malheur au pays dont le philosophe est un illettré » (à entendre à la lettre, c'est-à-dire un philosophe qui n'a pas lu les textes des auteurs qu'il critique).